

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Barthélémy MICHELET

M. le chanoine Oswald Mathey
II. Le Religieux

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 129-138

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

M. le chanoine Oswald Mathey ¹

II. Le Religieux

Quand leur corps s'abandonne aux baisers des cilices,
La souffrance a, pour eux, d'ineffables délices,
Et, d'un libre martyre, ils gardent la fierté;

Pleins du sublime espoir que la foi leur assure,
Après avoir aimé d'un amour sans mesure,
Pour assouvir leur cœur, ils ont l'éternité.

Georges GOURDON

Le monde était battu... Dieu triomphait...

Et le triomphe fut définitif, car l'entrée de M. O. Mathey dans la vie religieuse, ne marqua pas pour lui le choix d'un genre de vie plus facile, plus selon ses goûts, plus exempt des soucis quotidiens. Les préoccupations mesquines comptèrent peu dans sa détermination, il avait jeté plus haut son idéal, et les pensées éternelles avaient balayé, comme vent la poussière des routes, les rêves de bonheur terrestre. Son regard s'était promené sur les carrières que le monde lui présentait et il n'y avait rencontré généralement, dans leurs meilleures jouissances, que la simple satisfaction de soi. Et toujours, par delà les sollicitudes et les passions humaines, il percevait, d'une manière intuitive plutôt que raisonnée, la fin suprême qui s'imposait à lui avec une particulière intensité. Pour l'atteindre par le chemin le plus court et le plus

¹ Au nom des *Echos de St-Maurice*, nous adressons nos plus sincères remerciements aux amis de M. le chanoine Mathey qui, aimablement et spontanément nous ont fait parvenir les lettres et écrits qu'ils possédaient du cher défunt. Nous en sommes surtout reconnaissant à M. l'Abbé Dr Eugène Dévaud, au Frère Meinrad Morard, dominicain, à M. le chanoine

sûr, il sacrifia toutes les joies et toutes les espérances d'ici-bas ; volontairement il descendit, pour me servir d'une expression qui lui appartient, « dans le tombeau mystique où meurt le vieil homme. »

C'était donc le don complet de lui-même qu'il faisait à Dieu... il le fit généreusement.

« Mon Dieu, écrivait-il, le matin même de sa prise d'habit, par le sacrifice que je fais aujourd'hui, faites que je puisse un jour triompher de mon orgueil, de ma vanité, de ma sensualité, pour n'aimer que vous.

« Marie, ma Mère, soutenez mon courage, présentez-moi à votre divin Fils ; donnez-moi tout l'amour nécessaire pour faire une communion qui répare ma vie passée et m'attache pour toujours à vous.

« Patrons de l'abbaye et de ma famille et de mes amis, ayez pitié de moi.

« Mon Dieu je m'abandonne entre vos mains. »

Cette ardente et simple prière, épigraphe de sa vie religieuse, nous montre bien le complet de son sacrifice. Quand il se donna ce fut pour tout de bon. Mais, en retour, des joies bien douces lui étaient réservées, car c'est aux âmes qui, dans un filial abandon, entrent, ainsi, dans son intimité, que Dieu réserve ses particulières faveurs. L'ardente piété du jeune novice, son amour de l'Eucharistie, lui valurent une paix à nulle autre comparable : prix des sacrifices et joies du renoncement.

« Je suis à l'abbaye depuis le 13, écrit-il à un de ses Gaïst, vicaire de Salvan, etc. Nous avons largement puisé dans les documents qu'ils nous ont fournis : l'âme de notre ami s'y peint mieux que tout ce que nous aurions pu dire. Mais, faute de temps et de place, nous sommes loin d'avoir pu tout utiliser. Nous espérons, cependant, combler les lacunes de cette trop pâle esquisse dans une brochure qui paraîtra dans quelques mois, et où nous réunirons, comme en une seule gerbe, les articles de journaux, pages inédites, extraits de lettres, notes personnelles, etc, de M. Mathey. Notre plus vive gratitude pour tout ce qu'on voudra bien encore nous communiquer. Nous sommes persuadés que ces quelques pages sont destinées à faire du bien.

intimes, quelques jours après sa prise d'habit. Mon noviciat ne va pas mal. Il est bien agréable d'être enfin hors des incertitudes et de marcher vers un but fixé, par des chemins connus. Dieu soit loué, qui ne m'abandonne pas à mes rêves de bonheur ! Prie-le pour que je ne tombe pas dans la routine et la tiédeur ; il me faut avancer toujours afin d'être un jour maître de moi pour me donner tout entier à Notre-Seigneur. Avant que ce résultat soit atteint, le bien que je pourrai faire est peu de chose. Tu verras que plus l'on creuse les matières de piété, plus l'on se convainc de la faiblesse de l'homme livré à lui-même et de sa force quand il est un instrument docile entre les mains de Dieu.

Cinq mois plus tard il confirme les impressions premières :

« Tous les jours j'apprécie le bonheur d'être dans une maison religieuse. Les grâces y pleuvent : tout nous y force à aimer Dieu, à nous rapprocher de lui par la vertu. L'office est rempli de Dieu, d'élan vers lui ; la messe, les adorations, les lectures, les examens de conscience, les études, les exemples, la direction spirituelle sont autant d'échelons qui nous élèvent à lui. Dans la lutte contre nous-mêmes est placé le vrai bonheur, la vraie liberté. Cette lutte où la trouverons-nous plus intense, plus continue, et par là plus triomphante que dans les monastères ? *In quibus*, dit S. Bernard, je crois, *homo vivit purius, cadit rarius, surgit velocius.* »

On ne s'étonne pas dès lors qu'il ait salué d'un enthousiasme calme et sincère la vocation religieuse de ses amis. Apprenant que l'un d'eux, et non des moins chers, se prépare à revêtir la livrée dominicaine, avec lui il s'encourage à marcher :

« Les brouillards sont-ils moins intenses ? J'espère qu'un bon vent soufflera là-dessus, et que la *voie* apparaîtra distinctement. Puissent les brouillards se répandre alors sur les images du monde ! Que nous sommes heureux d'être à Dieu ! Quelle douceur et quelle joie le cœur éprouve quand

il se donne entièrement, sans arrière-pensée, sans arrière-désir, à son Créateur !

« Pourquoi craindre de nous abandonner à la volonté divine ? Dieu n'est-il pas omniscient, omnipotent, omniamant ? Lançons-nous dans la voie qui mène à lui et jetons tout ce qui appesantit notre marche. Mon bien cher... je prêche, on ne doit pas le faire dans une lettre, mais qu'importe la littérature dans une question comme celle-ci ? Ne devons-nous pas saisir toutes les occasions de nous rendre meilleurs ? Echauffons notre zèle, avançons dans l'amour de Dieu, quittons tout pour lui et nous trouverons tout en lui. Mon bien cher ami, à quoi nous servira-t-il d'acquérir une gloire sérieuse dans les lettres ou la politique, si nous oublions les devoirs chrétiens ? Nous serons prêtres, nous aurons à notre service la force de Dieu pour gagner des âmes à Dieu. Soyons bien persuadés que là est notre fin et laissons à tout le reste la nature de moyen. Toutes tes facultés, mon cher, n'auront leur entière puissance qu'au service de Dieu. »

Ces pages montrent bien le trait saillant de son caractère : une humilité profonde, sincère, pénétrant tous ses actes, un abandon confiant et absolu entre les mains de Dieu.

Nous pouvons bien avoir du talent, l'enthousiasme peut nous enflammer pour de belles idées, une énergie sûre et tranquille nous pousser à des œuvres nobles et dignes, mais qu'est-ce que cela si Dieu n'est pas au bout de nos raisonnements, de nos projets, de nos actes ? Il n'y a là qu'une immense vanité, si nous ne savons pas voir, par dessus la créature, le Maître de qui tout dépend et qui seul peut féconder nos misérables efforts. Donc, nécessité de livrer à Dieu notre âme avec ses facultés, comme des instruments dociles au service du maître.

Telle était la philosophie, toute trempée d'ascétisme, de M. le Chne O. Mathey. L'un de ses meilleurs amis, M. l'abbé Dévaud nous paraît avoir bien connu et son caractère et son cœur quand il nous en donne la note psychologique suivante :

«...une foi robuste en la Providence dont il voyait la main partout au point de ne faire de l'homme qu'un instrument inconscient, sinon aveugle, de cette Providence, d'où humilité un peu extraordinaire, frondeuse de la réalité, une activité se fondant plutôt sur l'intuition, sur le sentiment, que sur le froid raisonnement. »

Et ce trait éclate presque à chaque page de ses écrits :

« Décide-toi dans le calme, écrit-il encore, *en usant de la prière plus que de la raison*. Nous ne connaissons pas l'avenir, nous ne savons pas au juste à quoi nous nous engageons quand nous choisissons une carrière. Le plus sûr est de se laisser guider par celui qui connaît tout. »

Un peu plus loin, dans la même lettre :

« *Les hommes de cœur* sont les plus religieux. Il faut du cœur pour aimer Dieu et faire du bien ; or il n'y a pas d'occupation qui enfante plus de joie. »

On le voit, chez lui le cœur domine et l'abstraction pure ne trouve guère de place en une âme toute de droite et chrétienne sensibilité. Cette nature vibrante et impressionnable, au service d'une intelligence bien ordonnée, se traduit, dans ses relations d'âme, en une exquise délicatesse d'expression, de pensée et de procédés.

« Quand on s'ouvre un peu, écrivait-il un jour à un de ses confrères, on est inquiet sur la réception faite à cette ouverture, et si le confident garde le silence ou n'envoie qu'une carte, il froisse en son ami une délicatesse. »

Notre ami avait placé Dieu au centre de toutes ses amitiés ; il en était le lien pour les affermir et les sanctifier. On comprend dès lors comment il s'entendait si bien à cicatriser les blessures du cœur.

« Vous vous découragez un peu ? disait-il à un ami dont les lettres avaient témoigné d'un abattement momentané, juste au moment le plus propice à votre formation littéraire ? Voilà qui va bien, continuez et vous serez bientôt digne de l'apiculture dont vous me parlez avec un enthousiasme si contagieux.

Mon cher ami, il ne faut pas compter sur les sympathies : elles vont, elles viennent ; elles charment, consolent, soutiennent, puis, en se retirant, elles blessent, déconcertent, abattent. Notre force est en Dieu, n'espérons qu'en Lui, et nous sentirons grandir dans nos cœurs un sentiment de courageuse initiative et de confiance qui nous rendra le travail facile. Qu'importe l'appréciation actuelle des hommes, à celui qui a conscience de se préparer comme Dieu le veut à faire les œuvres que Dieu voudra ? Laissez dire : parmi les talents naturels il n'en est point qui permettent de faire le bien sur une plus large échelle que le talent littéraire. On peut le méconnaître pendant qu'il se forme, on n'en méconnaîtra pas les fruits...

« C'est d'un cœur, par suite, bien sincère que je vous prie de reprendre courage. Allons, mon cher, pensez qu'il y a tant d'hommes à éclairer, à consoler, à confirmer dans les bonnes opinions et les bons sentiments. Pensez que toutes vos peines sont comptées et qu'il ne suffit pas d'éviter le mauvais usage de vos talents. Offrez à Dieu, demain, à l'heure de sa « gracieuse visite », comme disent les anciens chrétiens, offrez votre isolement passager, vos travaux, votre vie. Donnez-vous à Lui sans réserve : il remplace tout et avec une surabondance dont l'expérience personnelle peut seule donner l'idée. Si parfois il paraît se cacher, c'est pour se livrer ensuite d'une manière plus complète à l'âme devenue plus affamée de lui. La vie est si courte ; ne la gaspillons pas. Vous m'écriviez l'année dernière une parole que je n'oublierai jamais : « Nous sommes dans le siècle de notre éternité. » Implantons fortement cette conviction dans notre esprit. Regardons le but et marchons !...

« Mais comme ma faible parole ne pourra guère vous venir en aide, je vous conseille de lire souvent et régulièrement l'Évangile. On fait une humble prière, on ouvre ce livre et la parole du Bon Maître verse dans nos cœurs le courage et la consolation. Croyez-moi, ceci n'est point de la mystique, c'est du pur christianisme. »

De l'art et de la littérature pour Dieu, voilà bien le rêve de notre ami. Et il n'y a rien là qui doive surprendre, car le talent qu'il avait, mettait à sa disposition pour le bien un trop puissant moyen d'action, pour qu'il en fit le sacrifice, et, d'autre part, il était trop complètement et trop définitivement à Dieu pour qu'il s'y soit voué par intérêt personnel ou même par simple dilettantisme.

Mais, si convaincu qu'il fut de la nécessité de mettre les lettres au service de l'idée religieuse, cette notion ne trouble pas la sérénité de son jugement. Ainsi il fait suivre ses impressions sur l'œuvre de Taine de la réflexion suivante qui nous semble d'une sage critique :

« Je n'ai, du reste, en aucune façon, considéré ce qu'il pouvait y avoir d'anti ou d'acatholique dans la vie de Taine, car, d'une part, dès qu'un homme est sincère, il peut être sympathique malgré ses opinions, d'autre part « le fondement objectif du jugement critique en littérature » n'est pas une question religieuse...

Monsieur O. Mathey, on vient de le voir, ne ménage pas les encouragements à ceux de ses amis que la littérature accueille d'un sourire bienveillant. Lui-même aurait bien voulu s'y consacrer... plus tard, quand il s'y serait sérieusement préparé par une bonne formation théologique. Il nous le dit lui-même :

« La passion littéraire grandit sans aliments, comprenez-vous cela ? Au moindre objet que je lui donne, elle s'attache avec tant de violence que j'en oublie tout le reste. Or, je suis persuadé 1° que je dois devenir avant tout un religieux ; 2° qu'une bonne formation morale et théologique est la meilleure préparation à la littérature. Ergo... Je m'enfonce dans un silence que je n'aurais pas dû essayer de rompre. »

Pour le moment il travaille à un chef-d'œuvre d'une autre portée, à celui qui seul, en définitive, comptera vraiment : la sanctification de son âme. Il s'abandonne... au bon plaisir de Dieu.

Et cette œuvre de sa perfection religieuse, qu'il poursuit avec tant de soins, il l'établit sur des bases solides : la dévotion à la Sainte Vierge et au Sacré Cœur de Jésus. Appuyé de toute l'énergie de sa volonté sur ces deux pôles de la vie chrétienne — deux dévotions bien faites pour plaire à son cœur — il devient bientôt, par ses progrès spirituels, son esprit de foi, sa résignation, son humilité, son détachement complet des créatures, l'exemple et l'admiration de ceux qui l'entourent. Sur le chemin de l'ascétisme où il s'engage avec une aussi amoureuse ardeur, son avancement est rapide ; il arrive même au point où se vérifient les paroles de Lacordaire : « Ni les voluptés de l'orgueil au jour de ses plus grands triomphes, ni les fascinations de la chair à l'heure de ses plus trompeuses délices, ni la mère recevant au monde un fils des mains de Dieu, ni le poète au premier souffle de son génie, ni rien qui soit, ni rien qui ait été, ne contient ou l'image, ou l'ombre, ou l'avant-coureur de ce qu'est en une âme le culte de Jésus-Christ... Ceux qui ont bu à cette coupe de l'amour du Christ une fois, savent que je dis vrai et que c'est un enivrement dont on ne revient pas. »

Dans les choses de piété, il ne s'arrêtait pas aux formules, mais franchissait les limites ordinaires pour ne s'arrêter qu'aux régions de la pensée, de l'esprit qui vivifie. Tout son être se dégageant des préoccupations futiles se plongeait dans la méditation des vérités éternelles. Là, il est dans son élément. Les préoccupations spirituelles, les vues de la foi s'imposent à lui avec une constance toujours plus grande...

Et pourtant, il manquait encore quelque chose au fervent novice : il lui manquait l'auréole de la souffrance. Dieu la lui donna.

La maladie de poitrine dont les premières atteintes avaient déjà interrompu ses études de physique, se déclare de nouveau, en avril 1902, avec un caractère exceptionnellement grave cette fois. Tout le monde s'en émeut autour de

lui ; seul, il resta calme, confiant, résigné à la volonté de Dieu.

Le 19 mai les Supérieurs l'envoyèrent à Leysin, où des soins intelligents et assidus lui furent prodigués par les spécialistes de l'art et de la charité. Son état s'y améliora sensiblement. Mais ce que nous admirons le plus, ce sont les sentiments de foi et de patience qui l'accompagnaient partout.

« Veuillez remercier le noviciat, écrit-il le 2 juillet 1902, de toutes les paroles prononcées au sujet de l'absent ; je prie le Sacré-Cœur de n'en oublier aucune et de les récompenser en augmentant dans vos âmes l'amour que vous avez pour Lui ; il n'y a que cela au monde pour nous ; le reste est une bruyante et courte fascination.

« Puisque ce doux nom, ce nom bien-aimé du Sacré-Cœur est venu sous ma plume, parlons-en un peu plus au long. Vous avez eu raison de penser que si Jésus ne pouvait pas me parler par la bouche de nos vénérés Supérieurs au début de son mois de juin, il trouverait un autre moyen de parvenir jusqu'à son petit ami du Chamossaire. Il a daigné parler lui-même pour commencer ; il m'a montré la misère du monde, le bonheur de la vie religieuse, tous les biens que nous avons en Lui. Sa grâce, dont nous savons maintenant que rien n'égale la douceur et la force, m'attirait avec un charme si puissant que je passais bien des heures dans la journée à réciter ma « profession » : *Ego Oswald Mathey voveo et promitto...* J'appuyais sur certains mots, j'en commentais certains autres. Je ne voudrais pas m'engager à répéter tout ce que je disais alors ; mais Jésus a tout entendu, il n'y a pas d'imprudence à croire qu'il a tout retenu. Pour moi, j'ai retenu le principal : c'est que je me suis donné à Lui pour toujours, pour faire son aimable volonté, pour détruire mes défauts et me dévouer au salut des autres. Priez Dieu que je ne l'oublie jamais ! »

Le 28 juillet, il rentra à l'abbaye pour aller passer le

reste de l'été aux Giettes, les séjours de montagne lui étant très salutaires. L'année suivante il suit à peu près régulièrement les cours de théologie. Sa santé paraissait à peu près complètement rétablie. Cependant, il semble avoir eu, pour ainsi dire, l'intuition de sa fin prochaine. Le 28 février 1903 il écrivait à un ami :

« Le bon Dieu veut vous dégôûter de la terre. Laissez-vous faire, tournez-vous vers lui plus encore que vous ne l'avez fait, si c'est possible. Ne travaillez que pour lui plaire et vous verrez que *çà la rend meilleure*. Je n'ai point qualité pour vous prêcher, mais la maladie, en me faisant réfléchir à la possibilité d'un départ prématuré, m'en donne le droit. J'ai vu mourir bien du monde ici, depuis que j'ai la soutane...

Tout cela m'impressionne : il n'y a qu'une chose solide, c'est, vous me permettez de le répéter, on ne le sait jamais assez, c'est d'immoler ses goûts au bon plaisir de Dieu. »

C'est bien la bouche qui parle de l'abondance du cœur ; ce qu'il conseille aux autres, il le pratique lui-même avec simplicité : *il se laisse faire et il immole ses goûts pour plaire à Dieu.*

(La fin au prochain numéro)